L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 23 MAI 1851.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE.
No.33, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL de l'Etat, du Conseil-Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Législation.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 23 MAI.

AVIS.

J'ai donné à M. ETIENNE DUVERGER, agent comptable du journal l'*Abeille*, ma procuration générale, en date du 5 février dernier, afin de mettre l'expéditionde mes affaires. M. Duverger est en conséquence duement autorisé à payer toute réclamation, recouvrer toute créance et négocier tout, compte, soit en mon nom, soit pour le journal.

Nouvelle-Orléans, 1er mai 1851.
G. F. WEISSE.

ARRIVÉE DE L'*UNION*.

Le navire à vapeur *Union* est arrivé hier soir, à 10 heures, ayant fait le trajet du wharf de New-York à celui de la Nouvelle-Orléans en sept jours et six heures! Le capitaine Bodd a eu la complaisance de nous envoyer nos liasses de journaux: ils sont d'un jour plus récents que ceux apportés par la malle; mais ils ne contiennent rien d'important.

NOUVELLES PAR LE CAMBRIA.

Le steamer *Cambria* est arrivé à Halifax dans la soirée du 13 du courant. Les nouvelles qu'il apporte vont jusqu'au 3 pour Liverpool, et jusqu'au 1er pour Paris. Nous empruntons le sommaire télégraphique qui suit aux journaux du Nord.

ANGLETERRE—La grande Exposition de Londres absorbe l'attention publique. Il n'est question que de cela dans tous les cercles. Le Palais de Cristal a reçu le 1er de ce mois la visite de la reine, du prince Albert, des ministres et des hauts dignitaires du royaume.

Le ministère Russell a subi le 2 mai un échec à la Chambre des Communes. Il s'agissait d'une proposition de M. Hume tendant à restreindre à une armée la perception de la taxe des biens. Le bill relatif à l'incapacité des juifs a été adopté à une deuxième lecture.—L'émigration est très active en Angleterre et en Irlande. Le dernier parti dans ce dernier pays sont si nombreux que les propriétaires commencent à s'en alarmer.

Il y a eu à Liverpool un grand meeting antipapiste.

Le service de steamers à hélices doit être établi entre Liverpool et le Brésil.

FRANCE.—Les nouvelles politiques de Paris ne sont pas très intéressantes. Le ministère est à un cheveu.

Le bruit courait que Léon Faucher avait envoyé sa démission. Le gouvernement a retiré sa proposition relative au traitement des arrérages du a Napoléon Bonaparte, lorsqu'il était général de l'armée française.

Louis-Napoléon est accusé ouvertement de vouloir dissoudre l'assemblée.

PORTUGAL—La garnison d'Oporto s'est soulevée le 24 avril par suite de l'arrestation de quelques officiers. Elle s'est déclarée pour le général Saldanha. Ce dernier allait s'embarquer sur un navire anglais lorsqu'il a reçu la nouvelle de l'arrondissement de cette adhésion à la cause des insurgés.

ESPAGNE—Le gouvernement espagnol a refusé encore une fois d'intervenir dans les affaires du Portugal.

ALLEMAGNE—L'empereur d'Autriche a dû avoir une entrevue le 10 de ce mois à Lamberg avec le czar de Russie.

La France et l'Autriche paraissent s'entendre à merveille et les relations entre les deux pays sont extrêmement amicales.

On écrit de Berlin que Hesselrod a adressé au nom de l'empereur de Russie une note très sévère au ministère autrichien.

Le prince de Tièbes est attendu incessamment à Vienne.

Tout prouve l'Autriche et la Russie ont invité la Prusse à prolonger de deux autres années l'occupation de Rossetai et de ses compatriotes réfugiés sur le territoire ottoman. Le Sultan serait disposé à ne pas se conformer à cet ordre s'il croyait pouvoir compter sur l'appui de la France et de l'Angleterre.

VOYAGE DU PRÉSIDENT.

La réception du président des Etats-Unis à New-York a été marquée par un enthousiasme extraordinaire. A Amboy M. Fillmore a été salué du canon nommé par la commune du chemin de fer d'Erie. Dans la baie, plusieurs vapeurs s'avançaient, les forts tonnaient, salves d'artillerie, et lorsque le président a débarqué à Castle Garden, au milieu du canon qui tonnait à la fois de tous les forts et des vaisseaux, les bannières de toutes les nations et les acclamations de la foule retentissaient sur le rivage.

Le président est descendu à terre le premier, suivi des membres du cabinet l'ont suivi. Lorsque M. Webster s'est présenté, un seul cri s'est élevé au sein de la multitude et a dominé pendant quelques minutes le tonnerre de l'artillerie.

Le maire de New-York, a souhaité la bienvenue au nom de la ville, et adressé un discours marqué au coin de ses principes. Le voici:

[illegible] vous trouvera toujours [illegible] les honneurs du poste que [illegible] m'a confié le privilège de me [illegible] avec le premier pour vous souhaiter la bienvenue dans votre Etat natal au nom de [illegible] vous y mettez le pied pour la première fois en qualité de président des Etats-Unis.

Il y a quelques mois, un an à peine, vous vous trouviez sur le territoire de New-York. Vous en avez quittés alors, non comme simple citoyen, mais revêtu de fonctions inférieures [illegible] celles de président.

[illegible] Dieu a rappelé à lui [illegible] un véritable patriote, dont vous dépeint [illegible] aussi que nous et toute la nation, vous avez été élevé depuis aux premières fonctions de l'Etat. [illegible] New York, fière de vous [illegible] et approuvant cordialement la [illegible] vous avez exercé votre mandat. Vous [illegible] votre concours pour vous souhaiter la bienvenue.

Nous [illegible] souhaitons également aux citoyens [illegible] dont nous vous êtes entourés et parmi lesquels nous reconnaissons le défenseur éloquent de la Constitution, la gloire et l'orgueil de l'Union.

New York vous donne aujourd'hui une route [illegible] Ocean aux lacs."

[illegible] le président par la main [illegible] Concitoyens, le président de [illegible]

Le président a été pleine de tact [illegible] convenance. Il s'est effacé modestement [illegible] les honneurs qui lui étaient [illegible] sentiment patriotique dont les citoyens de New-York sont animés.

M. Webster, sollicité par dix mille par [illegible] son tour haranguer la foule, [illegible] toujours en pareille circonstance [illegible] persuasif, entraînant.

M. Crittenden, l'avocat général, a dû aussi [illegible] et a été vivement applaudi; [illegible] cortège s'est mis en marche pour se rendre [illegible] Hôtel de Ville, et à 7 heures le président, [illegible] le maire de New York, les membres du Conseil, &c, assistaient à un grand banquet préparé à l'Hôtel Irving.

Le mouvement de bonne heure, le président s'est mis en route pour Flerpont où il est arrivé dans la matinée, et a reçu [illegible] Goeben, Middleton, Susquehanna, Binghampton et Dunkirk. M. Fillmore a été reçu dans toutes ces localités avec le même enthousiasme qu'à New-York.

CHEMIN DE FER DE JACKSON.—Une dépêche télégraphique transmise hier de Baton Rouge annonce que 625,000 d'actions du chemin de fer de Jackson ont été prises dans la capitale de cette ville. C'est un bon commencement, si nous considérons les habitants de Baton Rouge doivent le prochainement ce chiffre.

CONSEIL RURALE—Nous avons annoncé hier, qu'à la suite d'un grand nombre de personnes respectables, Monsieur et Madame LEATY devaient donner une soirée musicale [illegible] prochain, à l'Armory Hall. Nous sommes priés d'annoncer que cette solennité n'aura lieu que le lendemain, mardi [illegible]. Le programme paraîtra incessamment.

BOXEUR—Les deux soldats de Boulogne dont déjà nous M. Rantzel dépose leur candidature pour le Congrès. Les désordres de la ville recherche se proposent de [illegible] les candidats [illegible].

OPERA ITALIEN—La première représentation de *Lucrèce Borgia* avec Mdles Parodi et Patti, a lieu aujourd'hui au Théâtre d'Orléans. MM Gembini et Scott ont étudié à fond les rôles qui leur sont confiés et le public assistera à ce phénomène rare, d'un grand ouvrage lyrique monté en quelques jours. Un bon succès attend les artistes qui sont chargés d'interpréter ce soir l'œuvre de Donizetti. La salle sera comble, car peu de personnes voudront volontairement se priver de plaisir d'entendre une des meilleures cantatrices qui aient encore visité la Nouvelle-Orléans.

MOBILE.—La Convention unioniste du district de Mobile a désigné comme candidat pour le Congrès M. C. C. Langdon, éditeur de l'*Advertiser*. M. Langdon est en ce moment maire de Mobile.

MASSACHUSETTS.—La législature du Massachusetts vient de décréter une loi générale sur les banques.

MALLES POUR SAN FRANCISCO ET LA CHINE.—On verra par un avis que renferment nos colonnes que des arrangemens ont été pris à San Francisco pour expédier un courrier à Honolulu et en Chine. Il faudra seulement que les lettres soient affranchies jusqu'à San Francisco.

CONVENTION DU MARYLAND.—Cette assemblée s'est ajournée le 14 de ce mois après une session de six mois. La Constitution qu'elle a préparée et qui sera soumise au peuple, est extrêmement longue, trop longue peut-être, car elle remplit près de trois pages du *Baltimore Sun*. Elle repartit plus également la représentation dans la branche populaire de la législature, réduit le nombre des délégués des chambres. Elle attribue au peuple un rôle plus direct et moins restreint dans la désignation des officiers publics, ôte à la législature le droit de contracter des dettes et impose un frein salutaire au pouvoir. Le département judiciaire est également réorganisé. Le peuple sera appelé tous les dix ans à décider si la Constitution doit être revisée.

CHRONIQUE LOCALE.

BENEFICE DE MME HOWARD.—Le bénéfice d'une des plus charmantes actrices que possède le théâtre des Variétés, Mme Howard, a lieu ce soir. C'est un bénéfice d'adieu; l'excellente artiste se disposant à retourner en Europe ou elle est attendue. Le spectacle se compose de la spirituelle comédie intitulée A BOLD STROKE FOR A HUSBAND, du vaudeville BETSY BAKER, de la chansonnette comique à laquelle a été donné par contraste le nom de *Jenny Lind* et enfin grand divertissement par le corps de ballet.

ARRESTATION—Cundindy voulant montrer ses sympathies pour l'expédition cubaine, est allé dans la partie du marché, occupée par le Créole espagnol chrétien. M Lebourde a fait tirer un affidavit devant le recorder Genois; Cundindy a été arrêté et a fourni un cautionnement pour garantir la paix.

Vendredi dernier, quatre nommés Samuel Nanning et D McMahon ont été envoyés hors de la Cour de District par le recorder Caldwell, sur l'accusation d'avoir volé un bateau à Lafayette. Ce bateau, soupçonné d'avoir volé un baril de porc, a été envoyé en prison pour être examiné plus tard. John Patt a été aussi renvoyé pour être en prison sous l'accusation d'avoir volé un fromage dans une épicerie de la rue Tchoupitoulas.

ENQUÊTE.—Le coroner a tenu hier une enquête sur le corps d'un nommé Charles Taylor, trouvé dans une des bouches-de-vapeur pour l'explosion du navire Eclipse près de Baton Rouge. Un verdict a été rendu en conséquence.

DÉCÈS.—Le docteur H. Faudy a été examiné hier devant le recorder Genois, sous l'accusation d'avoir commis un acte d'avoir contrefait un ordre pour le déchargement de l'argent. Le docteur a été acquitté de l'accusation n'ayant pas été prononcé, il a été renvoyé.

ABUS DE CONFIANCE.—Un affidavit a été fait hier devant le recorder Genois, accusant Ant. Lafaye d'abus de confiance. M. Lafaye déclare qu'il a donné à l'accusé un billet de 400 pour le changer et que depuis il ne l'a pas revu. Un ordre d'arrestation a été lancé.

PETITES AFFAIRES.—Le nombre habituel de petites affaires ont été appelées hier devant les recorders, elles étaient en majorité peu importantes et pour bris de paix et ne valent pas la peine d'être rapportées.

RIXE EN COUR.—Une rixe a eu lieu hier à la cour du recorder Baldwin; elle était la suite de l'accusation qu'avait prononcée M. Roger contre Gerdi; deux des combattans ont été condamnés, chacun à 50 d'amende, pour mépris de cour.

MEXIQUE.

Par un arrivage de Vera-Cruz, nous avons reçu des journaux de Mexico jusqu'au 3 du courant. Nous empruntons au *Trait d'Union* des détails intéressans sur le débarquement des passagers du steamer *Gold Hunter* à l'extrémité occidentale de l'Isthme de Tehuantepec. Le bruit s'était répandu à Mexico que les Américains s'étaient rendus dans l'Isthme pour en prendre possession, et le journal la *Sinceridad*, qui dans cette circonstance justifiait peu son titre, publiait sans aucune sorte de scrupules les lignes suivantes:

"Il est arrivé, dimanche dernier, un extraordinaire spectacle: la lunette nouvelle qu'une expédition d'Americains du Nord avait débarqué à Tehuantepec pour en prendre possession. Nos compatriotes, rendant sur ce point, ont résolu, par la force, au débarquement des envahisseurs, dont la résolution peut être dangereuse....

Cette nouvelle, dit le *Trait d'Union*, a, en effet, couru la ville, où elle a fait quelque sensation. Chacun commentait ou la brodait à sa manière. Suivant les uns, il y aurait eu 50 tués de part et d'autre; suivant d'autres, 4,000 Americains auraient débarqué tout d'une fois, &c, &c. Nous avons vainement tenté de découvrir la vérité dans ce déluge de rumeurs contradictoires; voici, cependant la version la plus raisonnable à laquelle nous croyons devoir nous arrêter.

Le *Gold Hunter* est parti de San Francisco pour Tehuantepec, le 22 mars, avec SOXANTE PASSAGERS qui croyant, sans doute, toutes les difficultés apaisées entre le Mexique et les Etats-Unis, auront voulu devancer, sur l'isthme, le flot de l'émigration. A leur arrivée, les pionniers de la colonisation de Tehuantepec auront eu quelques difficultés avec les habitants; la querelle se sera envenimée, et l'on se sera livré, peut-être, de part et d'autre, à des actes de violence; mais, est, suivant nous, la manière la plus naturelle d'expliquer les choses; si, du reste, le gouvernement a véritablement reçu des nouvelles positives par un extraordinaire, nous lui conseillons fort de les publier pour faire cesser des craintes probablement chimériques, mais à coup sur exagérées.

Le même journal ajoute dans son numéro subséquent:

Nous avons reçu quelques nouveaux détails sur le débarquement, à la Ventosa, des passagers du *Gold Hunter*. Aux trente premiers passagers dont nous avons parlé, il est venu, quelque temps après, s'en joindre vingt autres à Tehuantepec; ils étaient donc, au total, une compagnie d'environ 80. Forcés par les ordres du gouvernement d'Oajaca, de retourner à la Ventosa pour s'y recembarquer, ces Américains se soumirent de la meilleure grâce du monde et ne songèrent pas un instant à leur résistance; mais à leur arrivée au port, ils n'y trouvèrent plus le *Gold Hunter* qui avait repris la mer à la première nouvelle des difficultés qui s'étaient élevées. Cette dernière circonstance rendant leur rembarquement de toute impossibilité, les autorités mexicaines avaient eu d'abord l'intention de diriger sur Oajaca; mais revenant à des sentimens plus équitables, elles leur ont, croyons-nous, donné, depuis, l'autorisation de continuer leur voyage et de traverser l'isthme.

Il est incontestable qu'en débarquant à la Ventosa, les passagers du *Gold Hunter*, non seulement ne croyaient pas se mettre en contravention contre les lois du Mexique, mais encore pensaient, trouver, à leur arrivée, tous les moyens de transport désirables pour se rendre sur les bords du Golfe. Ils ont été victimes d'un habile *faiseur*, de San Francisco, qui a tout ché leur passage d'avance et qui les a abandonnés au moment où ils se sont trouvés dans un grave embarras.

Nous puisons dans le même journal les faits suivans:

Toute la situation du jour se résume dans les difficultés financières. L'entrée de M. Yanez aux finances n'a pas été très favorablement accueillie; le *Monitor* lui-même, pour des raisons qui lui sont particulières sans doute, a fait tout d'un coup volte-face; à son avis, le nouveau ministre est toute incapacité; il n'a pas d'ailleurs la confiance du congrès; qu'il se dépêche donc de donner sa démission. Nous n'avons jamais eu une loi bien robuste ni dans les convictions ni dans les arguments du *Monitor*; si, contre notre habitude, nous citons son opinion, c'est pour en faire ressortir au moins l'étrangeté, car M. Yanez était, il y a quelques jours encore, son homme utile, nécessaire, indispensable; pourquoi donc ce revirement si subit?.... Il doit y avoir quelque chose là-dessous.

—La proposition tendante à accorder, en matière de finances, des facultés extraordinaires à l'exécutif a été présentée hier (3 mai) à la chambre par 28 députés; la majorité s'est prononcée contre la déclaration d'urgence.

Il a été, hier également, question, devant la chambre, des initiatives financières de M. Yanez. Elles demandent: 1o Faculté pour organiser l'administration, de diminuer les employés et supprimer des bureaux, le tout de concert avec une commission de sept membres, dont quatre seront des employés. 2o Faculté pour faire des arrangemens avec les détenteurs de permis de coton, et pouvoir imposer une contribution sur l'industrie du pays; 3o Faculté pour ouvrir des ports de cabotage, en imposant le 2 pour cent pour frais d'sdéfinitations; 4o Autorisation pour fermer, d'accord avec la junta de crédit public, les ports que le gouvernement jugera convenable; 5o Faculté pour imposer des contributions dans le District et les territoires, et pour établir le droit de consume dans toute la République; Autorisation pour faire des répartitions, entre les Etats, de la somme nécessaire pour ouvrir le crédit existant pour l'exécution de la loi de crédit public, (en attendant la réalisation de cette somme, il sera donné aux créanciers des bons portant 5 pour cent d'intérêt); 7o Etablissement de la loterie nationale et sans gros lot, où nous mettions tous notre vie comme enjeu, il avait perdu ses huit plus belles années. L'état militaire lui imprimait une profonde répulsion, il avait acheté, pour subir la discipline, un blanc propre au service, moyennant deux mille francs. C'est le prix d'un noir propre à la culture. Le noir et le blanc sont cotés sur les marchés à la même valeur. Il y a pourtant entre eux des différences que le blanc se vend lui-même et disposer du produit de sa chair, tandis que, a son excuse et à son désavantage, le noir est vendu par son roi ou son maître et ne jouit pas du prix de sa peau. Le Sénégal a tenté pour opérer le remplacement charnel demandé ont près d'une année. Enfin, Julien fut libre. Il avait vingt ans et une. Ce jour-là même, il demanda à son père son consentement pour épouser Marguerite. Il s'en suivit entre eux un long entretien, dont voici le résumé.

Le père dit au fils:

—Je possède deux cent mille francs qui ne me coûtent pas trop cher. Chaque année, ce capital s'augmentera des économies que je réalise sur mon revenu et des bénéfices de mon commerce. Quand tu arriveras à la trentaine, je possederai donc au moins cent mille écus. Alors, il sera temps de penser à se marier. Je te trouverai une femme ayant, tant dans le présent qu'en espérance, cent mille écus comme toi. Tu travailleras et deviendras commerçant. Tu te marieras les enfans richement, comme je l'aurai marié toi-même; et ainsi, de la troisième génération, notre famille sera une des plus riches du pays. Parmi tes enfans, j'aurai choisi le successeur de ma fortune. C'est mon ambition. Le bonheur ici-bas, mon ami, consiste à posséder, beaucoup, le plus possible. La terre, les forêts, les pierres de taille au soleil, voilà les vraies biens, les seuls qui rendent l'homme heureux. Je veux donc que tu sois riche. Dès lors, tu comprends, mon garçon, que je ne puis consentir à te laisser épouser Marguerite. C'est une belle et digne fille. Il l'accepterait de grand cœur pour ma bru, si elle avait cent mille écus; mais comme elle ne possède rien, elle ne sera pas ta femme.

Le jeune homme répondit:

—Mon père, les hommes pourvoient des buts différens et ne donnent pas à leur vie le même intérêt. Quant à moi, je ne fais aucun cas de la richesse. Je ne tiens pas à posséder la terre, les forêts et les pierres de taille, autrement que les possède le plus pauvre des desherités. Quand je vois une cathédrale, un monument sacré par les siècles, je le contemple, je l'admire, je l'admire et je me prosterne devant cette éloquente et indestructible page d'histoire, ce chef d'œuvre de la main et du génie de l'homme, ces pierres, n'appartiennent à personne: elles appartiennent à tout le monde, à moi comme aux autres, à celui-là seulement plus qu'aux autres qui sait mieux en jouir et les admirer le plus."—Ma part de ces merveilles me revient plus forte, plus heureuse que le lot de ceux qui possèdent toutes les richesses à hommes qui encombrent et envahissent la terre.—Et les forêts! n'ont-elles pas pour moi le même ombrage, les mêmes senteurs, la même fraîcheur que pour celui qui en possède, et dans quelque lieu qu'un cartion les vitres parchemines de propriété! Elles n'appartient comme à lui, puisque j'en jouis comme lui.

Quand mes yeux s'arrêtent sur un beau site, mon esprit s'élève et mon âme s'épanouit devant le grandiose et la splendeur de ce spectacle naturel. Je n'éprouverais rien de plus et j'étais heureux. Et pourquoi donc, mon père, ne pas jouir de ces richesses? Ce ne sera pas le cas de dire que je ne puis dire vraiment avec le poète:

Tout est à moi,
C'est avoir.

Mais ce ne sont point là les vrais biens pour moi, ceux auxquels je demande le bonheur. Les biens que j'apprécie surtout, mon père, relèvent du cœur. Ce qui me rend heureux, c'est votre affection, c'est la tendresse de ma mère, c'est l'amour de Marguerite.—Pourquoi donc vous obstiner de chercher dans la vie ce qui me la rend chère et de ne pas consumer mes efforts à la poursuite d'un but qui m'est indifférent. Persister dans votre rêve, ce serait vous exposer à des déceptions. Car, en cette occasion solennelle, c'est un devoir pour moi de vous le déclarer: Sur mon honneur et du fond de mon ame, pour l'empire du monde, je ne prendrai pas à l'amour de Marguerite: je ne plus que pour la possession du globe entier, je ne renoncerais à vous le nom, à la foi dans laquelle vous m'avez élevé et à ma patrie.

Le père, jugeant que son héritier avait la cervelle à l'envers, prit instantanément la résolution de la lui remettre à l'endroit, au moyen d'un remède violent et généralement efficace. Il lui annonça que le lendemain ils partiraient tous les deux pour Paris, où il le placerait chez un de ses correspondans pour y apprendre le commerce et y acquérir le talent judaïque de faire faire des petits aux gros sous.

Le père ajouta, en forme de conclusion:

—Quand tu verras le prix que l'argent, qui donnent les hommes pour avoir de l'argent, et quel mal ils se font entre eux pour se le arracher les uns aux autres, tu mépriseras peut-être un peu moins la richesse.

—Je le mépriserai davantage, au contraire.

Le jeune homme alla le sur attendre Marguerite au lieu habituel de leurs rendez-vous. Il ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre son père et lui.

La jeune fille l'écoutait en pleurant.

A la suite de sa confidence, Julien lui dit:

—Nous nous écrirons chaque jour; nous ne cesserons pas ainsi, quoique de loin, de rester ensemble, unis par la pensée et toujours étroitement unis par le cœur. Je vais travailler de toutes mes forces. Autatôt que je saurai gagner assez d'argent pour vivre pauvrement tous les deux, je te l'écrirai; et alors, je me jouerai de ses refus, après avoir fait preuve d'obéissance, je saurai faire acte de volonté. Tu viendras me rejoindre.

—Je viendrai, dit-elle simplement et fermement.

Durant les dernières heures de cette dernière soirée, Julien s'appliqua à inspirer le courage et la résignation à sa bien-aimée. Ils demeurèrent spéculativement la durée de leur temps d'épreuves et en ordonnèrent l'emploi de façon à en atténuer autant que possible les rigueurs. Mais point de promesses de fidélité, point de serments de s'aimer toujours: rien de tout cela entre eux. Ces ressources des amoureux de saison qui, dans le doute d'eux-mêmes et dans leur défaillance, doublent leur foi d'autrement, ces ressources n'étaient point à l'usage de ces vaillans et sincères jeunes gens.

Julien ayant à faire ses préparatifs de départ, il résolut de ne point le faire en entier, pour éviter cette solitude; mais ils ne s'éloignèrent pas, cependant, sans saluer de leurs regrets et de leur gratitude ce fleuve, ces bruyères, ces arbres, tous ces témoins protecteurs et discrets de leurs doux et chastes épanchemens. Habituellement, Julien se séparait de Marguerite au seuil de la maison de son père. Ce soir-là, il prétendra dans la maison. Avant de partir, le jeune homme voulait embrasser sa fiancée.—Ce fut en présence de tous les siens, au milieu de sa famille qu'il donna à Marguerite son baiser d'adieu.

II.

M. Boursin descendit à Paris chez un marchand de bois avec lequel il entretenait, depuis longues années, des relations d'affaires et, par suite, d'affectueux rapports. Durant huit jours, le père, en vue de détruire son fils, lui fit passer en revue les *curiosités* de la grande ville que les provinciaux et les étrangers connaissent et bien et les Parisiens si peu. Le soir, il conduisait son jeune homme au théâtre. Mais Julien ne voyait rien, absolument rien. Ses yeux étaient étoilés par l'image de Marguerite.

A la fin de cette semaine consacrée au *plaisir*, Julien fut installé dans un chantier, aux environs d'une barrière. Il devait tenir les écritures du marchand de bois et présider à la vente au détail. On convient que, après trois mois de travail gratuit, à titre d'apprentissage, son appointement serait réglé en raison des services qu'il rendrait. Son père lui remit, conséquemment, un *magot* assez considérable pour défrayer ses besoins durant ce premier trimestre, et, l'ayant gratifié, en outre, d'un petit sermon arithmétical, il lui fit son adieu.

Le nouveau commis habitait, à l'entrée même du chantier, une petite cahute divisée en deux parties par une cloison. La première pièce faisait l'office de bureau: la seconde, de chambre à coucher. Julien ne savait jamais de son chantier; on lui apportait son repas de la gargotte voisine. Le jour, il remplissait scrupuleusement les devoirs de sa place; le soir et durant une partie de la nuit, il lisait, relisait cent fois les lettres de Marguerite et lui écrivait. Une sombre mélancolie s'était emparée de lui; sa santé s'altérait; il ne souffrait pas seulement du mal d'amour, il souffrait encore du mal du pays. Vivre dans l'isolement et dans la retraite, lui dont la jeunesse s'était épanouie au feu de tous les sentiments naturels et à l'air libre des forêts, quel triste et douloureux contraste!

Cependant, il ne perdait pas courage. La conscience de devoir et une espérance bien chère le soutenaient dans ses épreuves. Près de deux mois déjà s'étaient écoulés, et il voyait, avec un contentement intérieur, chaque jour plus vif, s'approcher l'époque où il gagnerait enfin son pain. Alors il pourrait renouveler ses instances auprès de son père, et au besoin, forcer son consentement. Car, sonnait-il, mes devoirs envers Marguerite sont aussi sacrés que mes devoirs de fils. Pour prolonger les jours de mon père, je donnerais les miens; mais je ne me crois pas obligé de faire à son calcule intéressée le sacrifice du bonheur de ma vie.

Dans cette disposition, pour la première fois il ne reçut pas de lettre de la jeune fille. La lettre s'était peut-être égarée. Marguerite avait pu manquer l'heure de la poste. Il attendit impatiemment le lendemain. Point de lettre encore le lendemain.—Si Marguerite était malade, s'il lui était arrivé quelque accident, un des parens de la jeune fille le lui a dû certainement écrit. Il avait beau chercher, conjecturer et réfléchir, il ne parvenait pas à s'expliquer ce silence. L'heure en heure, son inquiétude prenait un caractère plus violent. Telle était son anxiété, qu'il passa la nuit entière à errer çà et là, à parcourir les allées, les coins et recoins de son chantier, comme un fou. La fièvre d'attente le dévorait.

Le jour venu, point de lettre encore. Cette nouvelle déception confondit sa raison même. Il alla trouver son patron et lui rendit ses comptes. Une heure ensuite, il montait en diligence.

M. Bourain était exactement informé sur la situation de son fils. Dans les commencemens la tristesse du jeune homme lui parut naturelle mais il finit par s'alarmer de cette persistance misanthropique. Dans la pensée de couper le mal à sa racine, il appela auprès de lui Marguerite et, tout bonnement, il la pria, dans l'intérêt de Julien, de lui écrire avec ménagement que l'absence avait modifié ses sentimens, et que la raison leur faisait un devoir à tous deux de renoncer à des projets irréalisables.

Marguerite refusa net.

Alors M. Bourain s'attaqua à la fierté de la jeune fille. Il lui dit qu'il spéculait sur l'amour de son fils pour faire fortune; que jamais il ne consentirait à leur mariage; que, conséquemment, si elle devait, tout au moins, cesser une correspondance qui entretenait chez son fils l'esprit de revolte et des espérances folles qui, lui vivant, ne se réaliseraient point.

Marguerite promit de ne plus écrire.

Pour informer Julien de cette résolution, il fallait nécessairement lui dire ce qui s'était passé entre M. Bourain et elle. C'était indiquer le fin contre son père. La délicatesse de Marguerite se refusait à cet. Demeurer en mentir elle n'eut ni et ne voulait pas le faire. Elle cessa donc, non pas d'écrire à son bien-aimé, mais de lui envoyer les touchans procès-verbaux de sa pensée et de son cœur.

La pauvre enfant, elle aussi, avait bien souffert durant les deux mois écoulés depuis le départ de Julien. Elle avait tant pleuré, tant pleuré, et passé tant de nuits dans l'insomnie, que ses yeux bleus avaient perdu de leur éclat. Ses joues leurs vermeilles couleurs. En la voyant ainsi, inclinée vers la tête, les gens du pays qui la connaissaient et l'admiraient tous, hochaient la tête et disaient tristement:

—Si Julien ne revient pas, le vent qui fera mourir les feuilles emportera aussi Marguerite.

Le jeune homme arriva aux portes de cette ville isolée au milieu de la nuit, une belle nuit de juillet. Il descendit de voiture à un taine distance des barrières, et laissa son bagage dans une auberge de la route. Le matin, il fit par s'éclairer auprès de son père et l'entretenir du but de son retour, il voulait voir Marguerite. Il avait autre côté, il lui était et pénible que sa famille fût informée de sa présence par autrui. Il tenait donc à n'être vu de personne des habitans. Dans ces dispositions, il s'engagea dans les bois qui entourent la ville et dont les allées sentent, tant et si bien que les deux, je ne l'écrirai; et alors, je mon père persiste dans son refus, après avoir fait preuve d'obéissance, je saurai faire acte de volonté. Tu viendras me rejoindre.

—Je viendrai, dit-elle simplement et fermement.

Durant les dernières heures de cette dernière soirée, Julien s'appliqua à inspirer le courage et la résignation à sa bien-aimée. Ils demeurèrent spéculativement la durée de leur temps d'épreuves et en ordonnèrent l'emploi de façon à en atténuer autant que possible les rigueurs. Mais point de promesses de fidélité, point de serments de s'aimer toujours: rien de tout cela entre eux. Ces ressources des amoureux de saison qui, dans le doute d'eux-mêmes et dans leur défaillance, doublent leur foi d'autrement, ces ressources n'étaient point à l'usage de ces vaillans et sincères jeunes gens.

Julien ayant à faire ses préparatifs de départ, il résolut de ne point le faire en entier, pour éviter cette solitude; mais ils ne s'éloignèrent pas, cependant, sans saluer de leurs regrets et de leur gratitude ce fleuve, ces bruyères, ces arbres, tous ces témoins protecteurs et discrets de leurs doux et chastes épanchemens. Habituellement, Julien se séparait de Marguerite au seuil de la maison de son père. Ce soir-là, il prétendra dans la maison. Avant de partir, le jeune homme voulait embrasser sa fiancée.—Ce fut en présence de tous les siens, au milieu de sa famille qu'il donna à Marguerite son baiser d'adieu.

II.

M. Boursin descendit à Paris chez un marchand de bois avec lequel il entretenait, depuis longues années, des relations d'affaires et, par suite, d'affectueux rapports. Durant huit jours, le père, en vue de détruire son fils, lui fit passer en revue les *curiosités* de la grande ville que les provinciaux et les étrangers connaissent et bien et les Parisiens si peu. Le soir, il conduisait son jeune homme au théâtre. Mais Julien ne voyait rien, absolument rien. Ses yeux étaient étoilés par l'image de Marguerite.

A la fin de cette semaine consacrée au *plaisir*, Julien fut installé dans un chantier, aux environs d'une barrière. Il devait tenir les écritures du marchand de bois et présider à la vente au détail. On convient que, après trois mois de travail gratuit, à titre d'apprentissage, son appointement serait réglé en raison des services qu'il rendrait. Son père lui remit, conséquemment, un *magot* assez considérable pour défrayer ses besoins durant ce premier trimestre, et, l'ayant gratifié, en outre, d'un petit sermon arithmétical, il lui fit son adieu.

Le nouveau commis habitait, à l'entrée même du chantier, une petite cahute divisée en deux parties par une cloison. La première pièce faisait l'office de bureau: la seconde, de chambre à coucher. Julien ne savait jamais de son chantier; on lui apportait son repas de la gargotte voisine. Le jour, il remplissait scrupuleusement les devoirs de sa place; le soir et durant une partie de la nuit, il lisait, relisait cent fois les lettres de Marguerite et lui écrivait. Une sombre mélancolie s'était emparée de lui; sa santé s'altérait; il ne souffrait pas seulement du mal d'amour, il souffrait encore du mal du pays. Vivre dans l'isolement et dans la retraite, lui dont la jeunesse s'était épanouie au feu de tous les sentiments naturels et à l'air libre des forêts, quel triste et douloureux contraste!

Cependant, il ne perdait pas courage. La conscience de devoir et une espérance bien chère le soutenaient dans ses épreuves. Près de deux mois déjà s'étaient écoulés, et il voyait, avec un contentement intérieur, chaque jour plus vif, s'approcher l'époque où il gagnerait enfin son pain. Alors il pourrait renouveler ses instances auprès de son père, et au besoin, forcer son consentement. Car, sonnait-il, mes devoirs envers Marguerite sont aussi sacrés que mes devoirs de fils. Pour prolonger les jours de mon père, je donnerais les miens; mais je ne me crois pas obligé de faire à son calcule intéressée le sacrifice du bonheur de ma vie.

Dans cette disposition, pour la première fois il ne reçut pas de lettre de la jeune fille. La lettre s'était peut-être égarée. Marguerite avait pu manquer l'heure de la poste. Il attendit impatiemment le lendemain. Point de lettre encore le lendemain.—Si Marguerite était malade, s'il lui était arrivé quelque accident, un des parens de la jeune fille le lui a dû certainement écrit. Il avait beau chercher, conjecturer et réfléchir, il ne parvenait pas à s'expliquer ce silence. L'heure en heure, son inquiétude prenait un caractère plus violent. Telle était son anxiété, qu'il passa la nuit entière à errer çà et là, à parcourir les allées, les coins et recoins de son chantier, comme un fou. La fièvre d'attente le dévorait.

Le jour venu, point de lettre encore. Cette nouvelle déception confondit sa raison même. Il alla trouver son patron et lui rendit ses comptes. Une heure ensuite, il montait en diligence.

M. Bourain était exactement informé sur la situation de son fils. Dans les commencemens la tristesse du jeune homme lui parut naturelle mais il finit par s'alarmer de cette persistance misanthropique. Dans la pensée de couper le mal à sa racine, il appela auprès de lui Marguerite et, tout bonnement, il la pria, dans l'intérêt de Julien, de lui écrire avec ménagement que l'absence avait modifié ses sentimens, et que la raison leur faisait un devoir à tous de renoncer à des projets irréalisables.

Marguerite refusa net.

Alors M. Bourain s'attaqua à la fierté de la jeune fille. Il lui dit qu'il spéculait sur l'amour de son fils pour faire fortune; que jamais il ne consentirait à leur mariage; que, conséquemment, si elle devait, tout au moins, cesser une correspondance qui entretenait chez son fils l'esprit de revolte et des espérances folles qui, lui vivant, ne se réaliseraient point.

Marguerite promit de ne plus écrire.

Pour informer Julien de cette résolution, il fallait nécessairement lui dire ce qui s'était passé entre M. Bourain et elle. C'était indiquer le fin contre son père. La délicatesse de Marguerite se refusait à cet. Demeurer en mentir elle n'eut ni et ne voulait pas le faire. Elle cessa donc, non pas d'écrire à son bien-aimé, mais de lui envoyer les touchans procès-verbaux de sa pensée et de son cœur.

La pauvre enfant, elle aussi, avait bien souffert durant les deux mois écoulés depuis le départ de Julien. Elle avait tant pleuré, tant pleuré, et passé tant de nuits dans l'insomnie, que ses yeux bleus avaient perdu de leur éclat. Ses joues leurs vermeilles couleurs. En la voyant ainsi, inclinée vers la tête, les gens du pays qui la connaissaient et l'admiraient tous, hochaient la tête et disaient tristement:

—Si Julien ne revient pas, le vent qui fera mourir les feuilles emportera aussi Marguerite.

Le jeune homme arriva aux portes de cette ville isolée au milieu de la nuit, une belle nuit de juillet. Il descendit de voiture à un taine distance des barrières, et laissa son bagage dans une auberge de la route. Le matin, il fit par s'éclairer auprès de son père et l'entretenir du but de son retour, il voulait voir Marguerite. Il avait autre côté, il lui était et pénible que sa famille fût informée de sa présence par autrui. Il tenait donc à n'être vu de personne des habitans. Dans ces dispositions, il s'engagea dans les bois qui entourent la ville et dont les allées sentent, tant et si bien que les deux, je ne l'écrirai; et alors, je mon père persiste dans son refus, après avoir fait preuve d'obéissance, je saurai faire acte de volonté. Tu viendras me rejoindre.